

TEXTES CLASSIQUES

Robert Louis Stevenson

L'étrange cas du Dr Jekyll et de M. Hyde

FOLIO
JUNIOR

FOLIO 
JUNIOR

Robert Louis Stevenson

L'étrange cas
du Dr Jekyll
et de M. Hyde

Illustrations
de François Place

Traduit de l'anglais
par Charles-Albert Reichen

Notes et carnet de lecture
par Kim-Lan Delahaye

GALLIMARD JEUNESSE

COLLECTION DIRIGÉE PAR JEAN-PHILIPPE ARROU-VIGNOD

Pour en savoir plus :

www.cercle-enseignement.fr

Titre original :

The Strange Case of Dr Jekyll and Mr Hyde

© La Guilde du livre, Lausanne, 1947, pour la traduction française

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2008, pour les illustrations

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2018, pour les notes et le carnet de lecture

Illustrations : François Place

1

La porte mystérieuse

M. Utterson, avoué¹ de son état, était un homme au visage sévère qu'aucun sourire n'éclairait jamais. D'où venait cependant la sympathie qu'il inspirait malgré son aspect froid, renfrogné, son élocution embarrassée, et son long corps morne et maigre ? À l'occasion de quelque réunion d'amis, quand il avait trouvé le vin à sa convenance, ses yeux brillaient d'un doux éclat ; le personnage s'humanisait, mais cette humanité ne transparaisait pas seulement dans l'expression de sa physionomie aux heures de détente qui suivent les bons repas, mais plus souvent encore et avec plus de force dans certains actes de sa vie. Il s'infligeait une discipline austère. S'il buvait du gin² lorsqu'il était seul, c'était uniquement pour contrarier son penchant aux bons vins. Depuis vingt ans et malgré un goût très vif pour le spectacle, il n'avait pas mis les pieds dans un théâtre. Pour autrui, cependant, il se sentait des trésors

1. Avoué : homme de loi.

2. Gin : boisson alcoolisée très appréciée en Angleterre.

d'indulgence. Qu'il fallût aux autres tant de vitalité pour commettre le mal ne laissait pas de l'étonner quelquefois; et il avait tendance à secourir plutôt qu'à accabler ceux qui se livraient aux excès de la chair. « Je partage, disait-il drôlement, l'hérésie¹ de Caïn², je laisse mon frère aller au diable si cela lui chante ! » Avec un pareil état d'esprit, il lui arrivait fréquemment d'être le dernier à désertier les gens qui tournaient mal et le dernier à pouvoir exercer sur eux une influence salutaire. Et il ne leur faisait jamais sentir, par une différence d'attitude, la gêne qu'ils lui causaient, tant du moins qu'ils voulaient bien encore venir le voir ! M. Utterson n'avait pas grand mérite à agir ainsi; peu démonstratif, il laissait ses amitiés se nouer et se dénouer au gré des circonstances, et selon les affinités du moment. N'est-ce point une preuve de modestie que d'accepter son cercle de relations des mains capricieuses du hasard ? Tel était le cas de l'avoué ! Il choisissait ses amis parmi les membres de sa famille ou parmi les gens qu'il connaissait de longue date : ses affections, pareilles au lierre, se consolidaient avec les années et n'impliquaient aucune qualité particulière chez ceux qui en bénéficiaient. De là, sans doute, le lien qui l'unissait à l'un de ses cousins éloignés, M. Richard Enfield, homme bien connu dans la société londonienne. La plupart des gens se demandaient ce que ces deux êtres pouvaient bien trouver l'un dans l'autre, et quels intérêts ils possédaient en commun. Ceux qui les

1. Hérésie : opinions qui s'opposent à ce qui est admis au sein de l'Église.

2. Caïn : personnage biblique qui tue son frère Abel par jalousie. Ici, référence aux Caïnites, membres d'une secte qui s'est opposée au Dieu de l'Évangile.

apercevaient au cours de leur promenade du dimanche prétendaient qu'ils ne se disaient pas un mot, qu'ils paraissaient s'ennuyer à mourir et que la venue d'un tiers les soulageait visiblement. Néanmoins, tous deux attachaient beaucoup de prix à ces excursions dominicales, les regardaient comme le plus précieux moment de leur semaine, et, pour le savourer tout à leur aise, sacrifiaient non seulement une partie de plaisir, mais encore l'occasion de traiter une affaire.

Au cours d'une de ces expéditions, il leur arriva de passer par une petite rue située dans un quartier commerçant de Londres. Malgré son aspect paisible, cette artère minuscule connaissait, les jours de semaine, une animation considérable. Des gens aisés, à ce qu'il semblait, l'habitaient et tous désiraient (ce qui était normal) s'enrichir encore plus, dépensant en travaux d'embellissement l'excédent de leurs recettes¹. C'est pourquoi les vitrines des magasins qui bordaient ce passage avaient un aspect attrayant et faisaient penser à d'accortes² vendeuses présentant leur marchandise avec le sourire. Même le dimanche, lorsque ses appâts les plus florissants étaient voilés, que la circulation était presque nulle, cette rue se détachait avec éclat sur son terne voisinage, un peu à la façon d'un coin de forêt où l'on a allumé un feu. Ses persiennes, fraîchement repeintes, ses cuivres bien polis, lui donnaient un air propre et gai : elle attirait le passant, charmait sa vue. À deux portes

1. Recette : gain issu du commerce.

2. Accortes : agréables.

du coin, à main gauche en allant vers l'est, l'alignement était rompu par une entrée de cour ; c'est là qu'une bâtisse trapue, d'aspect sinistre, avançait son pignon sur la rue. Privée de fenêtres, elle ne possédait, malgré ses deux étages, qu'une porte au rez-de-chaussée, dominée par le fronton¹ nu d'un mur décrépit. Tout cela portait la marque d'une longue et sordide négligence. La peinture de la porte sans sonnette ni marteau s'écaillait, perdait son vernis. Les clochards s'installaient dans le renfoncement et utilisaient les panneaux pour y frotter leurs allumettes ; les enfants tenaient boutique sur les marches et les écoliers essayaient leurs canifs sur les moulures. Pendant près d'une génération, personne n'avait songé à chasser ces intrus, ni à réparer leurs dégâts.

M. Enfield et l'avoué se trouvaient sur l'autre trottoir ; or, comme ils parvenaient en face de l'entrée, M. Enfield la montra du bout de sa canne et demanda à son compagnon :

– Avez-vous déjà vu cette porte ?

Et, lorsque celui-ci lui eut répondu par l'affirmative, il ajouta :

– Elle reste associée dans mon souvenir à une bien étrange histoire.

– Vraiment ? répondit M. Utterson avec un léger changement dans la voix. Et quelle histoire ?

– Eh bien, voici. J'étais allé dîner au diable Vauvert² et rentrais chez moi passablement tard. C'était par une

1. Fronton : partie haute d'une façade.

2. Au diable Vauvert : très loin.

sombre nuit hivernale et il pouvait bien être trois heures du matin. Mon chemin passait à travers des quartiers où il n'y avait à proprement parler que des réverbères. Les rues succédaient aux rues (tout le monde était au lit); les rues s'embranchaient les unes sur les autres, aussi vides que des nefs d'église et éclairées *a giorno*¹ comme pour

1. *A giorno* : comme en plein jour.



une procession. C'en devenait hallucinant. J'étais dans cet état d'esprit où l'on sursaute au moindre bruit et où l'on se prend à désirer la présence d'un agent de police. Soudain, j'aperçus deux silhouettes ; la première était celle d'un homme de petite taille qui marchait d'un bon pas en direction de l'est ; la seconde, celle d'une gamine qui pouvait avoir huit ou dix ans et qui descendait à toute allure une artère transversale. Naturellement, ils entrèrent en collision au coin de la rue, mais – et c'est alors que la comédie devient du drame – l'homme, avec un sang-froid diabolique, se mit délibérément à piétiner la fillette étendue sur le sol et la laissa hurlante de douleur. À l'entendre raconter, le fait n'a l'air de rien mais je vous assure que le spectacle était effroyable. Cet homme n'avait plus rien d'un homme, mais ressemblait plutôt à quelque infernal char de Jaggernaut¹. J'appelai au secours, accourus à toutes jambes, puis colletai² le triste sire, que je ramenai au coin de la rue, où déjà la gamine avait, par ses cris, ameuté tout un groupe. Il avait l'air parfaitement calme et n'offrait aucune résistance, mais le regard satanique qu'il me jeta m'inonda d'une sueur froide. Les parents de l'enfant étaient accourus ; bientôt le docteur qu'on était allé chercher apparut également. Oh ! bien, la pauvre petite avait eu plus de peur que de mal ! C'était du moins l'avis du Diafoirus³ !

1. Char de Jaggernaut : en Inde, char utilisé lors des processions religieuses. Ici, désigne une force violente qu'on ne peut arrêter.

2. Colletai : saisis brusquement.

3. Diafoirus : nom d'un médecin dans *Le Malade imaginaire* de Molière, utilisé depuis pour désigner ironiquement n'importe quel médecin.

« Peut-être supposez-vous que mon récit se termine là. Que non pas ! Une autre circonstance passablement étrange vient encore s'y ajouter. Du premier coup d'œil, j'avais éprouvé pour mon captif un véritable sentiment de haine, sentiment que je partageais – et c'est une chose bien naturelle – avec la famille de la victime. Mais l'attitude du docteur m'étonna. C'était le type classique du médecin ; ni son apparence ni son âge ne le distinguaient ; il parlait avec un accent d'Édimbourg très prononcé et semblait à peu près aussi impressionnable qu'une cornemuse. Eh bien, monsieur, il n'était pas différent de nous ! Toutes les fois qu'il jetait les yeux sur mon prisonnier, je le voyais pâlir et je devinais qu'il mourait d'envie de le tuer. Je savais ce qui se passait en lui, comme il savait ce qui se passait en moi. Il n'était évidemment pas question d'appliquer la loi de Lynch¹. Nous fîmes ce qui s'imposait. Nous informâmes l'individu que nous pourrions soulever et soulèverions certainement un tel tollé d'indignation autour de cet événement que son nom serait honni par toute la ville de Londres. Nous ne ménagerions aucun effort pour détruire sa réputation et lui aliéner² ses amis. Et tout en lui disant, sans ménagement, ses quatre vérités, nous avions fort à faire pour le protéger des femmes déchaînées contre lui comme autant de furies. J'ai rarement vu collection de visages exprimer une telle haine ! Et l'homme

1. Loi de Lynch : aux États-Unis, procédure qui consistait autrefois à juger et à condamner sur-le-champ un homme pris en flagrant délit.

2. Lui aliéner : le détacher de.

restait planté là, au milieu de ce cercle de forcenés, souverainement calme, sinistre et railleur, pas très rassuré évidemment, mais tenant le coup comme Satan en personne.

« – Si vous voulez faire tant d’histoires autour de cet accident, dit-il enfin, je ne peux pas vous en empêcher, c’est évident ; mais il n’est pas d’homme qui ne désire s’épargner un scandale ! Fixez-moi un prix !

« Nous exigeâmes cent livres sterling payables à la famille de la fillette. Visiblement, il aurait bien voulu nous brûler la politesse¹, mais il y avait en nous tous un petit quelque chose qui ne lui disait rien de bon et qui le contraignit à céder en fin de compte. Restait encore à obtenir l’argent ! Où pensez-vous qu’il nous emmena ? Ici même, devant cette porte.

« Il sortit une clef de sa poche, entra et revint quelques instants plus tard muni de dix livres en or et d’un chèque de quatre-vingt-dix livres sur la banque Coutts, payable au porteur et signé... Non, je ne dois pas vous le dire, bien qu’en cette signature réside le point capital de l’histoire, mais c’est là un nom fort connu, un nom que vous avez souvent pu voir imprimé. Quoique le chiffre fût d’importance, ce paraphe aurait pu répondre d’un chiffre plus élevé encore, à condition toutefois d’être authentique. Je me permis de faire remarquer au triste sire que toute cette affaire me paraissait louche, qu’en temps normal un homme ne pénètre pas à quatre heures du matin par une porte dérobée, pour en ressortir

1. Brûler la politesse : prendre la fuite.

avec un chèque de près de cent livres, porteur d'une autre signature que la sienne.

« – Calmez-vous, répondit-il, je ne vous quitterai pas avant l'ouverture de la banque et c'est moi, en personne, qui toucherai le chèque.

« Alors, nous partîmes tous les quatre, le médecin, le père de la fillette, notre homme et moi, et ce fut dans mon appartement que s'écoula le reste de la nuit. Nous y prîmes notre déjeuner, après quoi nous nous rendîmes tous ensemble à la banque. Je présentai le chèque moi-même, m'empressant de dire qu'il me paraissait suspect. Eh bien, non ! il était parfaitement en règle.

– Parbleu ! dit M. Utterson.

– Je vois que vous partagez mon sentiment, reprit M. Enfield. Oui, l'histoire est franchement déplorable. Mon bonhomme était un de ces personnages avec lequel nul ne voudrait se commettre¹, un être diabolique, et le signataire du chèque représente tout ce qu'il y a de mieux dans la société, une sommité et, qui plus est, un philanthrope². Simple histoire de chantage, probablement, quelque péché de jeunesse dont on lui présente la facture... sur le tard ! C'est pourquoi j'ai baptisé la maison où s'ouvre cette fameuse porte : « la maison de l'homme qui chante » bien qu'à la vérité il ne doive pas avoir le cœur gai tous les jours ! Pourtant, ajouta-t-il, ceci n'explique pas tout.

Après avoir prononcé ces dernières paroles, il sombra

1. Se commettre : entretenir des relations compromettantes.

2. Philanthrope : personne qui se dévoue pour les autres.

dans une profonde rêverie. M. Utterson l'en tira en lui demandant soudain :

– Savez-vous si c'est ici que demeure le signataire du chèque ?

– Cela m'étonnerait, répondit M. Enfield. D'ailleurs j'ai inscrit son adresse; il habite dans un square, mais pour vous dire lequel...

– Et vous ne vous êtes jamais demandé à qui pouvait bien appartenir cette maison, avec cette porte ?

– Certainement non ! Je ne suis pas un mufle, je n'aime pas à interroger. Cela sent trop son Apocalypse¹ et son Jugement dernier². Vous soulevez une question et c'est comme si vous ébranliez une pierre. Vous êtes tranquillement assis au sommet d'une colline, mais votre pierre roule et en entraîne d'autres. Bientôt, quelque brave bourgeois (le dernier auquel vous auriez pensé) reçoit le caillou sur le crâne, dans son propre jardin, et voilà une famille en deuil ! Non, mon cher ami, je me suis fait une règle de conduite de ne pas chercher à approfondir les histoires mystérieuses.

– Voilà qui est sage, acquiesça l'avoué.

– Cela ne m'a pas empêché de reconnaître les lieux, poursuivit M. Enfield. Cette maison semble à peine habitable. Elle ne possède pas d'autre porte et personne n'entre ou ne sort par là, sauf une fois, de loin en loin, l'individu de mon histoire. Si vous pénétrez dans la

1. Apocalypse : dernier livre du Nouveau Testament évoquant le châtement promis aux ennemis de Dieu.

2. Jugement dernier : selon la Bible, désigne le jour où Dieu rendra son jugement aux hommes.

cour adjacente, vous pourrez constater la présence de trois fenêtres au premier étage ; aucune en dessous ! Ces fenêtres sont toujours closes mais leurs carreaux sont propres. Et puis il y a aussi une cheminée que l'on voit généralement fumer. Sans doute, quelqu'un doit vivre dans cette demeure. Et encore, ce n'est pas sûr, car les bâtiments qui entourent la cour sont si bien serrés les uns contre les autres qu'il est difficile de dire où l'un finit et où l'autre commence.

Les deux amis continuèrent à marcher. Ils firent quelques pas dans le plus complet silence, puis Utterson parla :

– Enfield, dit-il, je crois que vous êtes sage.

– J'en suis persuadé, Utterson.

– Mais, malgré tout, je voudrais vous demander quelque chose. Pouvez-vous me donner le nom de cet homme qui piétina l'enfant ?

– Certainement, car je ne vois pas de mal à vous le dire. Il m'a déclaré s'appeler Hyde.

– Hyde ? Quelle sorte d'homme est-ce là ?

– Il n'est pas facile à décrire. Il y a quelque chose de bizarre dans son apparence, quelque chose de déplaisant, d'odieux ; je n'ai jamais vu de créature qui me déplût autant et pourtant je ne saurais dire pourquoi. Il doit être atteint de quelque monstruosité. On a, en le voyant, l'impression d'un être anormal, bien qu'il soit fort difficile de préciser. C'est un individu extraordinaire et, cependant, il ne présente rien de réellement insolite. Non, mon ami, je ne puis arriver à le décrire et ce n'est pas par manque de mémoire,

car je n'ai qu'à fermer les yeux pour le voir apparaître devant moi.

M. Utterson fit encore quelques pas en silence, visiblement absorbé par de pesantes réflexions.

– Vous êtes bien sûr qu'il s'est servi d'une clef ? demanda-t-il enfin.

– Mais, mon cher ami..., commença Enfield au comble de la surprise.

– Oui, je sais, répondit Utterson, cela doit vous sembler étrange. Le fait est que si je ne vous demande pas le nom du signataire du chèque, c'est que je le connais déjà. Voyez, Richard, votre histoire a porté. Elle présente pour moi un grand intérêt et si vous avez été inexact sur un point, vous feriez bien de rectifier.

Une expression de mauvaise humeur se peignit sur les traits d'Enfield.

– Vous auriez pu m'avertir de cela, répliqua-t-il, mais je suis sûr de mon fait et mes indications sont rigoureusement exactes. L'individu avait une clef et, qui plus est, elle est encore en sa possession. Je l'ai vu l'utiliser pas plus tard que la semaine dernière.

M. Utterson eut un profond soupir, mais il n'ajouta pas un mot et son compagnon poursuivit :

– Encore une fois, j'ai perdu l'occasion de me taire. J'ai honte d'avoir la langue si longue. Écoutez-moi ! Promettons-nous de ne plus jamais reparler de tout ceci.

– Bien volontiers, acquiesça l'avoué ; serrons-nous la main, Richard !

2

À la recherche de M. Hyde

Ce soir-là, M. Utterson réintégra son logis de célibataire de fort méchante humeur et se mit à table sans le moindre entrain. Il avait coutume, après son dîner du dimanche, de s'installer au coin du feu avec, sur sa table, un livre de théologie¹ très sérieux qu'il étudiait jusqu'au moment où le clocher voisin sonnait les douze coups de minuit. Alors, il se couchait l'âme tranquille et satisfaite.

Cette nuit-là, cependant, aussitôt que la table fut desservie, il prit une bougie et entra dans son cabinet² Il ouvrit son coffre-fort, en sortit de la case la plus secrète un document dont l'enveloppe portait cette suscription³ : *Testament du Dr Jekyll*, et, le front soucieux, s'assit pour en examiner le contenu. Le testament était olographe⁴, car M. Utterson, quoiqu'il en assumât la

1. Théologie : étude de la religion.

2. Cabinet : pièce d'un logement consacrée au travail.

3. Suscription : mention.

4. Olographe : écrit à la main, sans intervention d'un notaire.

garde à présent qu'il était fait, avait refusé de prêter la moindre assistance à sa rédaction.

Le document stipulait non seulement qu'en cas de décès du Dr Jekyll, agrégé de médecine, docteur en droit, membre de l'Institut, tous les biens du *de cuius*¹ passeraient aux mains de *son ami et bienfaiteur Edward Hyde*, mais encore qu'en cas de disparition dudit Dr Jekyll ou d'une absence inexplicable excédant le délai de trois mois, le susnommé Edward Hyde hériterait du Dr Jekyll sans autre formalité, hormis le paiement de quelques petites sommes à la domesticité du docteur. Ce testament était depuis longtemps la bête noire de l'avoué. Il choquait en lui le légiste² aussi bien que l'homme et constituait une sorte d'outrage aux traditions bourgeoises. Jusqu'à présent, c'était d'ignorer M. Hyde qui avait soulevé son indignation ; maintenant, par un soudain retour des choses, c'était de le connaître. L'affaire était déjà irritante lorsque le nom était tout ce qu'il pouvait savoir ; mais à présent qu'il associait l'homme à des événements odieux, c'était encore bien pire ! Hors des brumes mouvantes, immatérielles, qui avaient si longtemps trompé ses regards, jaillissait, soudaine et définitive, l'image d'un démon.

« Je pensais que c'était de la folie, se dit-il en replaçant le détestable dossier dans le coffre-fort, mais maintenant je commence à craindre qu'il n'y ait là-dessous une bien vilaine affaire. »

1. *De cuius* : personne défunte. Désigne ici Henry Jekyll.

2. Légiste : spécialiste des lois.